



HAL
open science

Introduction. Pourquoi réfléchir aux coûts de la domination masculine ?

Christine Guionnet

► To cite this version:

Christine Guionnet. Introduction. Pourquoi réfléchir aux coûts de la domination masculine ?. Boys don't cry!: Les coûts de la domination masculine, Presses universitaires de Rennes, pp.7-38, 2012, Le sens social, 978-2-7535-6301-8. 10.4000/books.pur.67080 . halshs-03230617

HAL Id: halshs-03230617

<https://shs.hal.science/halshs-03230617v1>

Submitted on 20 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Christine GUIONNET

Introduction
**POURQUOI RÉFLÉCHIR AUX COÛTS
DE LA DOMINATION MASCULINE ?**

LE TERRAIN MINÉ DE LA RHÉTORIQUE DES COÛTS

Dans un article essentiel écrit en 2001, Caroline New dresse d'emblée l'état des lieux des discours relatifs à l'oppression masculine :

« À peu près tous ceux qui décrivent actuellement les hommes comme étant opprimés s'inscrivent dans une forme de réaction antiféministe qui dénie l'oppression féminine et voit même les femmes, et tout particulièrement les féministes, comme étant à l'origine de cette oppression (voir par exemple Farrell, 1993)¹. »

Caroline New souligne avec justesse combien la plupart des lieux qui tentent aujourd'hui de questionner l'idée d'une toute puissance masculine sont des espaces militants souvent préoccupés par des projets antiféministes et déplorant l'emprise actuellement exercée par les femmes sur les hommes. Selon eux, les évolutions sociétales auraient conduit à un renversement du rapport de force historiquement institué entre genres, les femmes ayant finalement réussi à « prendre le pouvoir » et à régir la société aux dépens des hommes, désormais contraints de faire profil bas et touchés par une profonde crise identitaire.

Pour faire entendre ce discours de la crise, plusieurs mouvements d'hommes se sont constitués. Se sont notamment développées les postures dites « masculinistes », très séduites par la rhétorique des coûts. Au-delà des frontières nationales, les militants masculinistes ont pour point commun d'affirmer que la guerre des sexes aurait conduit à des abus, à une situation pénible pour les

1. C. NEW, « Oppressed and Oppressors? The Systematic Mistreatment of Men », *Sociology*, 3, 2001, p. 729-748, p. 729. C'est nous qui traduisons : « *Almost all of those who now describe men as oppressed are part of the anti-feminist backlash, who deny the oppression of women and even see women, especially feminists, as oppressors of men (for example, Farrell, 1993).* » Le texte de W. FARRELL est *The Myth of Male Power : Why Men are the Disposable Sex*, New York, Simon & Schuster, 1993. Traduction présente dans cet ouvrage p. 183.

hommes, plus qu'à une égalité croissante entre genres. Les femmes auraient obtenu trop de droits et de libertés et seraient devenues incontrôlables. Les féministes sont ouvertement accusées d'être à l'origine du malaise masculin, à travers les attaques qu'elles formulent vis-à-vis des hommes. Aussi le mouvement masculiniste québécois va-t-il jusqu'à tenter des procès contre elles, et ne renonce à aucun moyen pour faire entendre sa cause : déployer des banderoles en haut des ponts, intervenir dans les commissions parlementaires, publier des ouvrages, animer des sites internet, et même parfois harceler des groupes de femmes militantes². Ce type de mouvement s'est notamment développé depuis les années 1970-1980, avec la multiplication des divorces et le sentiment de plus en plus revendiqué par un certain nombre d'hommes d'être brimés dans leurs droits de pères (garde des enfants essentiellement confiée aux mères)³. Aux groupes de défense des pères se sont associés des groupes aux objectifs plus généraux. Ainsi le mouvement américain des hommes mythopoétiques⁴, composé d'individus blancs, hétérosexuels, âgés de 35 à 60 ans, et qui tentent à travers un certain nombre de cérémonies et rituels de restaurer toutes les dimensions d'une virilité aux contours incertains. Beaucoup se posent des questions face aux critiques féministes de la masculinité hégémonique et se trouvent dans des ascensions sociales les situant dans des univers sociaux où les identités de genre sont souvent perçues de façon distincte de celle de leurs milieux populaires d'origine. Ce type de mouvement désire restaurer la virilité à la fois pour lutter contre le malaise masculin contemporain, mais également parce que celle-ci constituerait un réel bienfait pour la société. Il atteste en creux une recomposition à l'œuvre de la définition dominante de la masculinité et s'inscrit clairement dans des luttes symboliques et pratiques visant à revaloriser la virilité comme norme sociale de la masculinité. Soucieux d'éviter une posture antiféministe ouverte, il repose néanmoins sur une forme évidente d'essentialisme et sur une perspective implicitement fondée sur l'idée d'une hiérarchie entre genres et de difficultés de communication entre hommes et femmes. Plus radicaux, les militants américains baptisés « *Promise Keepers* » se proposent de restaurer l'autorité virile et paternelle en déliquescence et de s'épanouir à travers une masculinité plus attentive aux émotions, des amitiés masculines moins censurées et une vie conjugale et familiale plus intense. Comme pour les

2. M. BLAIS et F. DUPUIS-DÉRI (dir.), *Le mouvement masculiniste au Québec. L'antiféminisme démasqué*, Québec, Remue-Ménage, 2008. Voir également F. DUPUIS-DÉRI, « Féminisme au masculin et contre-attaque "masculiniste" au Québec », *Mouvements*, 31, 2004, p. 70-74.

3. Sur le masculinisme, voir également S. FALUDI, *Backlash*, Paris, Éd. Des Femmes, 1993.

4. Cf. à ce propos, M. SCHWALBE, *The Men's movement, gender, politics and American culture. Unlocking the Iron cage*, Oxford, Oxford University Press, 1996 et M. HEATH, « Soft-Boiled Masculinity. Renegotiating Gender and racial ideologies in the Promise keepers Movement », *Gender and Society*, 17 (3), 2003, p. 423-444. Voir également la synthèse réalisée sur ces questions dans C. GUIONNET, É. NEVEU, *Féminins-masculins. Sociologie du genre*, Paris, Colin, 2009, p. 354-358.

hommes mythopoétiques, des formes d'évolution (par exemple ne pas interdire les émotions aux hommes) et de bonnes intentions (par exemple la volonté d'un moindre investissement au travail compensé par une présence familiale accrue) sont exprimées, mais elles s'entremêlent avec la vision plus ou moins explicite d'un genre masculin appelé à affirmer sa suprématie et avec une cécité évidente face aux inégalités et tensions entre sexes. Moins spectaculaires, plusieurs autres associations destinées à défendre les droits des hommes et à faire entendre leur souffrance existent actuellement en Occident⁵. Certains vont jusqu'à nier les statistiques relatives aux violences domestiques, à réinterroger des acquis comme le droit au divorce, à l'avortement et à la contraception, etc. En contrepoint, des associations antimasculinistes visent elles-mêmes à maintenir une posture vigilante face aux affirmations abusives de ces mouvements⁶. La polémique prend une ampleur non négligeable, certains philosophes ou sociologues étant accusés de servir la cause masculiniste (ainsi Christine Castelain-Meunier et Geneviève Delaisi de Parseval, auteurs d'ouvrages consacrés à la paternité, ou encore Élisabeth Badinter ou Daniel Wezer-Lang, qui se sont intéressés à l'histoire de la masculinité et à son entrée en crise identitaire). Les articles de Francis Dupuis-Déri et Érik Neveu reviendront notamment sur ces mouvements et sur leur signification.

Que retenir de ces discours antiféministes militants et de ce sexisme ordinaire empruntant l'idée de « coûts » intolérables ressentis par les hommes du XXI^e siècle, dans une société décrite comme régentée par les femmes ? La principale leçon de cet examen consiste à souligner combien on ne peut se fonder sur les seuls discours des acteurs pour appréhender leur malaise. Comme le note Caroline New⁷, certaines femmes pensent que les hommes sont opprimés, certaines que l'ordre sexuel est naturel et non oppressif et d'autres que les femmes sont opprimées par les hommes. On ne peut pour autant en déduire dans un cas qu'elles ne sont pas opprimées, et dans l'autre cas qu'elles le sont. De même, le rapport masculin aux coûts peut être pluriel : certains hommes se plaignent d'être dominés par les femmes et de subir d'importants coûts liés au renversement des rapports de force ; ils peuvent instrumentaliser le discours des coûts dans une appréhension très subjective. D'autres peuvent subir des coûts liés à leur moindre conformité aux normes masculines sans nécessairement identifier clairement l'origine de leur malaise identitaire. D'autres peuvent enfin ne ressentir aucun malaise et ne pas avoir conscience du prix à payer pour se formater progressivement aux normes de la masculinité hégémonique. Les coûts

5. Cf. l'analyse de H. PALMA, « La percée de la mouvance masculiniste en Occident », communication lue en octobre 2007 à l'Espace femmes international de Genève (EFIGE) et disponible sur Internet [<http://sisyphe.org/spip.php?article2941>].

6. Voir par exemple les brochures antimasculinistes présentes sur des sites comme [<http://lgbti.un-e.org/>].

7. C. NEW, « Oppressed and Oppressors? The Systematic Mistreatment of Men », *op. cit.*, p. 730. Voir la traduction dans cet ouvrage p. 183.

liés aux identités et relations de genre ne peuvent donc être analysés à partir du seul discours des acteurs, dans une analyse subjectiviste, mais doivent également être étudiés à partir de l'observation sociologique objective des relations entre genres et des relations entre individus au sein de chaque catégorie hommes/femmes. Notre analyse, en prolongement d'un colloque relatif aux "coûts de la masculinité"⁸ propose donc à la fois de prendre en compte le discours des acteurs, pour en étudier l'origine, le but, la portée symbolique et la signification sociologique (par exemple la portée militante afférente à telle ou telle rhétorique), et indissociablement d'analyser les pratiques, les comportements qui, indépendamment des discours, peuvent illustrer ou non l'existence de coûts liés aux mécanismes de formation de l'identité masculine et aux rouages de la domination masculine.

Cette volonté d'examiner à la fois les discours et les pratiques, les données sociologiques, nous amènera dans cet ouvrage à ne croiser que partiellement le chemin des études consacrées à « la crise de l'identité masculine ». Dans la lignée des *Men's studies*, les analyses de l'identité masculine, des mutations identitaires et de la crise de la masculinité sont actuellement très en vogue⁹. Or les questions qui se posent à nous dépassent cette thématique. Une réflexion en termes de « crise de l'identité masculine » peut intervenir dans notre cheminement analytique, mais elle ne constitue qu'une dimension parmi d'autres, se situant plutôt dans une analyse des discours de la plainte (cf. notamment les textes de F. Dupuis-Déri et É. Neveu), des évolutions concernant les rapports de force entre hommes et femmes et de leurs conséquences pour l'identité masculine. Ne pas nous limiter à analyser les discours relatifs à la crise de la masculinité constitue précisément un moyen de nous distancier par rapport à des débats souvent militants, à des discours indigènes, pour chercher à les objectiver, à les resituer sociologiquement et à les insérer dans une réflexion plus large autour de la construction sociale historique et quotidienne d'une relation de domination d'un groupe social sur un autre, de ses conditions d'existence et de maintien (ressources et prix à payer) et des conséquences variables que ce processus peut impliquer et représenter selon les individus.

8. Ce colloque s'est tenu à l'IEP de Rennes les 14 et 15 janvier 2010, à l'initiative de D. Dulong, S. Lévêque et F. Matonti, du CESSP (Paris I-Sorbonne) et de C. Guionnet et É. Neveu, du CRAPE (IEP-Rennes 1). Nous tenons ici à remercier S. Lévêque et F. Matonti, qui nous ont aidé à organiser ce colloque, ainsi que Marylène Bercegeay (ingénieur d'études CNRS au CRAPE), qui a réalisé un très grand travail de relecture et de mise aux normes du présent ouvrage.

9. Cf. par exemple à ce sujet le dossier spécial de *Mouvements*, « Les hommes en crise ? Le masculin en question », 31, 2004; l'ouvrage collectif dirigé par D. WELZER-LANG, *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2000; le colloque « Les hommes en changement », qui s'est tenu en 2004 à Toulouse (disponible sur [<http://www.traboules.org/text/chang.pdf>]); le livre de C. CASTELAIN-MEUNIER, *Les métamorphoses du masculin*, Paris, Presses universitaires de France, 2005; ou encore plus spécifiquement l'ouvrage de P. JAMOULE, *Des hommes sur le fil. La construction de l'identité masculine en milieux précaires*, Paris, La Découverte, 2005 et le colloque qui s'est tenu à l'ENS Lyon les 18-20 juin 2009, sur « L'histoire des hommes et des masculinités ».

Précisons de même qu'en étudiant le discours des acteurs, nous pourrions être amenés à emprunter à la logique de l'*homo economicus* rationnel et calculateur un certain nombre de problématiques inspirées de l'économie, telles que : « Quels calculs font ces individus, pour estimer l'ampleur respective de leurs coûts et de leurs bénéfices ? » Mais également : « Quels intérêts peuvent-ils avoir à tenir un discours sur la "crise de la masculinité et ses coûts insupportables" ? » Ou encore : « Quels sont les coûts objectivables, réels, sur une balance des avantages et des coûts liés au fait d'être un homme, indépendamment des discours tenus par ceux-ci ? » Mais si nous ne nous interdisions pas certains emprunts à une approche économique des coûts, celle-ci devra demeurer un outil d'analyse au service d'une démonstration avant tout sociologique. À titre d'exemple, nous ne nous interdirons pas de réfléchir à la marge aux coûts économiques liés à certains comportements masculins à risque pour la société (frais médicaux et assurantiels liés à l'alcoolisme, par exemple), mais notre analyse sera avant tout centrée sur l'explication sociologique de ces comportements dits « à risque », ainsi que sur les conséquences de ces comportements sur l'entourage des hommes concernés (coûts objectivables indirects, qui peuvent également concerner les femmes).

Pourquoi s'aventurer sur un terrain si sensible ? Pourquoi emprunter à un discours militant antiféministe et à un modèle économique très particulier (celui de l'*homo economicus*) une problématique en termes de coûts ? Précisément parce qu'il est urgent pour les sciences sociales de reconquérir ce terrain miné par les conflits sociopolitiques et de prendre au sérieux la question des coûts par une objectivation sociologique. Loin de s'opposer au travail collectif de déconstruction des rapports sociaux de sexe, cet objet le prolonge en éclairant l'envers du décor de la domination masculine – les coûts, les investissements nécessaires, permanents, les « ratés » –, et en soulignant combien cette domination ne constitue pas un fait naturel, mais est le fruit d'une construction sociale permanente conjuguée au niveau collectif comme au niveau individuel. Pour ce faire, nous devons incessamment nous souvenir combien cette notion de « coûts » est connotée, instrumentalisée, de même que la plupart des autres notions centrales dans notre réflexion. Ainsi le concept de « masculinité hégémonique », volontiers repris par certains milieux féministes, et qui tend à homogénéiser et à essentialiser l'identité masculine autour d'une conception traditionnelle de la virilité conquérante jugée néfaste (affirmation de sa force, performance, goût pour la compétition, négation du sentiment, censure de ses émotions et autres manifestations affectives, mépris de la douleur physique ou d'autres signes de faiblesse corporelle, etc.). La notion même de « virilité », qu'on ne prend pas toujours le temps de caractériser, peut elle-même correspondre à des représentations distinctes d'un milieu social à un autre. Nous verrons que les représentations traditionnelles de la virilité se maintiennent globalement davantage dans les milieux populaires, alors qu'elles sont plus fréquemment dévalorisées dans des milieux socioculturels plus élevés,

désireux d'affirmer une identité masculine rénovée (leur permettant par exemple d'exprimer leurs émotions, leurs souffrances, de ne pas constituer la performance au travail ou dans la sexualité comme une condition absolue d'épanouissement, etc.). Ce qui ne signifie pas nécessairement qu'une volonté de distanciation par rapport aux normes traditionnelles de la virilité traditionnelle amène ces hommes à repousser tout aussi fortement tous les comportements participant à la reproduction de la domination masculine... Autant de concepts qu'il importe donc toujours d'utiliser avec beaucoup de précautions, de déconstruire et d'examiner en ayant conscience qu'ils sont davantage des instruments discursifs de positionnement social et/ou politique qu'une réalité immuable, allant de soi.

UNE VISION DE LA MASCULINITÉ HÉGÉMONIQUE DE PLUS EN PLUS NUANCÉE

Normes et idéologies de la masculinité : pluralité des modèles et des appropriations individuelles

L'apport des *Men's Studies*, qui se sont initialement développées dans les universités anglophones à partir de la fin des années 1990, constitue une première invitation à revisiter l'idée d'une masculinité universelle dans le temps et l'espace social et culturel. Plusieurs travaux consacrés à l'histoire de la masculinité ont souligné combien les figures de la masculinité ont évolué dans le temps, à l'aune d'événements politiques majeurs (Révolution française, guerres, etc.), d'évolutions socio-économiques (entrée massive des femmes sur le marché du travail, développement du chômage, etc.) et d'une lente recomposition des rapports entre genres (vision plus égalitaire du couple par exemple). Comme le souligne André Rauch, « le prestige du "premier sexe" s'estompe sous les conquêtes du "deuxième sexe", puis se confronte à de nouvelles revendications, telles que l'homosexualité ou l'homoparentalité¹⁰ ». Face à ces évolutions, les débats autour de la notion désormais célèbre de « masculinité hégémonique », concept d'inspiration gramscienne notamment développé par le chercheur australien Robert W. Connell et ses coauteurs, paraissent tout à fait essentiels¹¹. Les études consacrées à la masculinité se fixent pour objectif de rendre compte de la pluralité des expressions et formes de la masculinité, de leur caractère non figé et non universel, en privilégiant l'idée « des » masculinités par opposition à une conception statique de « la » masculinité s'imposant à tous les individus mâles de façon identique, notamment induite par la notion de « rôle sexuel »

10. A. RAUCH, *Histoire du premier sexe : de la Révolution à nos jours*, Paris, Hachette, 2006.

11. Parmi les textes fondateurs de R. W. Connell, on peut citer notamment : T. CARRIGAN, R. CONNELL et J. LEE, « Towards a New Sociology of Masculinity », M. KAUFMAN (ed.), *Beyond Patriarchy : Essays by Men on Pleasure, Power, and Change*, Toronto, Oxford University Press, 1987, p. 156-168 ; R. W. CONNELL, *Masculinities*, Sydney, Allen and Unwin, 1995.

(sex role). L'identité masculine n'est guère plus essentialiste que l'identité féminine¹² et admettre que le masculin est pluriel conduit souvent à questionner le modèle général de l'homme viril, hétérosexuel, fort et dominant. Comme pour les femmes, des hiérarchies divisent les hommes entre eux, et tous ne peuvent être identifiés au modèle type de la masculinité généralement accentué pour être plus aisément opposé à celui de la féminité. Bref, le masculin est un « sujet beaucoup plus complexe que ne le laisse entendre une analyse qui le réduit à un simple agent du pouvoir, au groupe dominant, à l'opresseur, etc.¹³ ».

Au-delà de leur diversité, un point commun unit néanmoins ces individus : tous sont confrontés à des stéréotypes, à des normes prescrivant des modèles de comportement masculin auxquels ils sont enjointes de se conformer. Le concept de « masculinité hégémonique » a précisément pour fonction de renvoyer, au-delà des incarnations plurielles de la masculinité et de la virilité, à l'idée de normes qui s'imposent à tous sous la forme d'injonctions comportementales et morales : « une norme qui, alors même qu'elle peut n'être assumée subjectivement que par un nombre restreint d'hommes, n'en constitue pas moins un idéal objectif de référence¹⁴ ». Selon les sociétés, les époques et les origines culturelles, les modèles « hégémoniques » de la masculinité peuvent varier. Le chercheur australien D. Demetriou¹⁵ discute par exemple la vision développée par Connell d'une opposition entre masculinité hégémonique et masculinité non hégémonique. Il souligne la nécessité de prendre en compte les évolutions, les variations et les sources multiples de ce modèle hybride, en réfutant l'idée selon laquelle il existerait un modèle universel et invariable. Tout en analysant les variations, les multiples compositions des modèles de la masculinité hégémonique qu'il faut éviter d'essentialiser, Demetriou insiste néanmoins sur le fait que toutes concourent à former un « bloc hégémonique » de normes qui, en s'adaptant aux évolutions sociales, participent invariablement à la reproduction d'un ordre social patriarcal. Au sein d'un groupe donné à un moment précis, le modèle culturel de la masculinité hégémonique s'impose à tous les individus mâles, y compris à ceux qui le contestent et le vivent mal. Parmi les traits récurrents de ce modèle normatif, on peut citer notamment : le souci de se distinguer nettement par rapport au féminin (ne pas pleurer, ne pas être faible, émotif, sensible, douillet, etc.), la recherche de la réussite, de la performance (être fort, courageux, combatif, agressif, ambitieux, pour obtenir des formes de reconnaissance notamment dans le domaine professionnel, sexuel et sportif),

12. J.-P. GAUDILLIÈRE, « On ne naît pas homme... À propos de la construction biologique du masculin », *Mouvements*, « Les hommes en crise ? Le masculin en question », 31, 2004.

13. Dulac, in WELZER-LANG (dir.), *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Presses universitaires du Mirail, 2000, p. 85.

14. Pour de plus amples développements, cf. C. GUIONNET, É. NEVEU, *Féminins/Masculins. Sociologie du genre*, op. cit., p. 339 sq.

15. D. Z. DEMETRIOU, « Connell's concept of hegemonic masculinity : a critic », *Theory and Society*, 30, 2001, p. 337-361.

l'affirmation de soi, la capacité à imposer son autorité, etc.¹⁶. Quant aux relais porteurs de cette masculinité « hégémonique », ce sont pour la plupart les vecteurs à la fois multiples et puissants de la socialisation aux identités de genre : famille, école, armée, médias, culture, corps médical, relations entre pairs, et bien d'autres vecteurs encore, qui contribuent à entretenir ce puissant modèle normatif de la masculinité.

Ces débats récents ouvrent plusieurs pistes de réflexion quant aux conditions d'effectivité de la domination masculine. En premier lieu, dans la discussion du concept de « masculinité hégémonique », Demetriou invite à observer les évolutions des normes constituant le « bloc hégémonique » à travers les multiples processus de négociation, d'appropriation, de reconfigurations, d'hybridation et de transferts imposés par les évolutions sociétales et par la recomposition des rapports hommes/femmes. Il suggère que les hommes ne sont pas une fois pour toutes des dominants : le pouvoir masculin n'est ni acquis, ni totalement cohérent et unifié ; il comporte des contradictions et des formes d'hétérogénéité, et la pérennité d'une organisation patriarcale de la société n'est possible qu'au prix d'adaptations incessantes. Ce type d'analyse, cassant la vision figée d'une domination masculine invariable, invite à se pencher sur l'envers du décor, sur ces multiples processus à travers lesquels les hommes cherchent à rebondir sur certaines évolutions sociales pour réassurer leur position, leurs rapports de force avec les femmes. Les conclusions de l'auteur encouragent à réfléchir, en prolongement, aux ambivalences de la domination masculine :

« Nous avons coutume d'appréhender le pouvoir masculin comme étant clos, cohérent et unifié, sans altérité ni contradiction. C'est une illusion dont il faut se départir, car c'est précisément à travers sa dimension hybride et manifestement contradictoire que la masculinité hégémonique se perpétue¹⁷. »

Réfléchir aux coûts de la masculinité constitue une prolongation logique à cette invitation. Cela ne conduit nullement à supposer que cette masculinité hégémonique soit en déliquescence, en crise, ni à entrer dans une posture empathique

16. Nous tenons ici à souligner le point de vue occidental-centré de l'analyse proposée dans cette introduction, en rappelant combien le modèle de la virilité peut varier d'une société à une autre (et d'un milieu social à un autre). Dans le monde arabe, on peut observer un modèle composé différemment, avec certes une injonction à ne pas montrer sa peur, sa faiblesse par des pleurs ou d'autres types de manifestations, mais également avec un devoir d'expression émotionnelle de compassion, de douleur dans certains rites religieux, dans les funérailles, etc. De même, le rapport au corps, au toucher, l'acceptation du contact entre hommes y sont-ils plus volontiers entretenus que dans les sociétés occidentales, où la distanciation physique paraît garantir l'ambiguïté homosexuelle et assure la différenciation des comportements masculins par rapport aux normes de la féminité.

17. D. Z. DEMETRIOU, « Connell's concept of hegemonic masculinity : a critic », *op. cit.*, p. 355. C'est nous qui traduisons : « We are used to seeing masculine power as closed, coherent, and unified totally that embraces no otherness, no contradiction. This is an illusion that must be done away with because it is precisely through its hybrid and apparently contradictory content that hegemonic masculinity reproduces itself. »

de complaisance, mais au contraire à partir de l'idée selon laquelle la masculinité dominante s'appuie sur des manifestations, des comportements, des facettes hétérogènes. Comme le note très justement Demetriou, ce n'est pas parce que les hommes hétérosexuels se mettraient à porter des boucles d'oreilles ou que Sylvester Stallone changerait de « look » que le règne de la masculinité hégémonique disparaîtrait. C'est au contraire à partir de ces multiples facettes parfois contradictoires et de reconfigurations permanentes que se perpétue la société patriarcale. De même, Hartmann insiste sur la nécessité d'historiciser l'approche du patriarcat, pour éviter une vision universelle et invariable. Il n'est guère possible d'envisager une forme pure et immuable de patriarcat, chaque société redéfinissant son organisation patriarcale notamment en fonction des modes de production qui la caractérisent. Il convient donc de distinguer plusieurs types de relations entre hommes et femmes autour des notions de « patriarcat esclavagiste », « patriarcat féodal », « patriarcat capitaliste », etc. La caractéristique du patriarcat capitaliste tient en ce que les hommes, qui occupent des positions variées et hiérarchisées les uns par rapport aux autres, notamment en raison de leur position de classe, sont néanmoins solidaires pour exploiter le travail des femmes à leur profit (la classe ouvrière ne parvenant pas à s'unir en raison du caractère premier de la vision patriarcale de la société)¹⁸. De son côté, Caroline New suggère que l'on peut concevoir l'existence d'un système général et lourd d'oppression sans pour autant supposer nécessairement un jeu à somme nulle, avec d'un côté un groupe homogène ne retirant que des bénéfices et d'un autre côté un groupe victime ne connaissant que des préjudices. On peut imaginer que certains individus appartenant au groupe générique globalement bénéficiaire connaissent également certains coûts liés à l'existence de cette hégémonie. Déconstruire la domination masculine permet donc de mieux en comprendre les ressorts internes, de rendre compte du fait qu'elle s'appuie sur des relations non égalitaires entre hommes, et non de chercher à en minorer le poids. En ce sens, nous pouvons estimer qu'il est scientifiquement pertinent de se pencher sur l'envers du décor, sur les ambivalences de l'identité masculine, sur les ressources et les coûts variables que les modèles de la masculinité hégémonique peuvent représenter selon les individus et les époques.

De même, les analyses sont de plus en plus nombreuses à inviter à une certaine prudence quant à la réception des prescriptions normatives par les différents individus. Une fois la puissance normative des modèles de la masculinité posée, reste à apprécier la manière dont les différents individus réagissent face à ce modèle, y sont exposés plus ou moins fortement, en intériorisent plus ou moins largement les prescriptions. Dans le champ de la psychologie, les

18. H. HARTMANN, « The Unhappy Marriage of Marxism and Feminism : Towards a More Progressive Union », L. SARGENT (ed.), *Women and Revolution : a Discussion of the Unhappy Marriage of Marxism and Feminism*, Boston, South End Press, 1981, p. 1-41, cité in C. NEW, « Oppressed and Oppressors? The Systematic Mistreatment of Men », *op. cit.*, p. 729.

chercheurs anglophones insistent de plus en plus sur la nécessaire distinction entre le modèle normatif et l'intériorisation plus ou moins complète, plus ou moins fidèle et plus ou moins conciliante de ce modèle selon les individus. Les diverses expressions et formes de la masculinité observables d'un individu à l'autre ne correspondent pas à des caractéristiques données une fois pour toutes, à des traits propres, mais plutôt à la façon dont chaque individu développe des réponses spécifiques face à son environnement propre, tous les individus n'étant pas à même de mobiliser les ressources nécessaires à l'affirmation d'une masculinité hégémonique traditionnelle¹⁹. D'où l'idée de distinguer deux concepts, dont le premier correspond plutôt à une donnée culturelle et le second à une donnée individuelle : d'un côté les « *male role norms* », injonctions culturelles faites aux hommes d'une société donnée à se conformer à un modèle de comportement identifié comme masculin ; et d'un autre côté le concept de « *masculinity ideology* », qui correspond à l'intériorisation par chaque individu de ces normes culturelles. Une intériorisation qui peut varier en fonction du vécu de l'individu, de son environnement immédiat, de son milieu social, etc. L'idée dominante depuis quelques années consiste donc à insister sur la variabilité des intériorisations par les hommes des normes de la masculinité et d'en faire une variable explicative première, loin d'un surdéterminisme supposant des rôles genrés s'imposant à tous de façon identique : « Les hommes ne se comportent pas comme ils le font en raison de leur identité masculine ou du niveau de traits masculins qui les caractérise, mais en raison de la façon dont ils intériorisent les représentations culturelles de la masculinité », écrit notamment Joseph Pleck, auteur de plusieurs textes connus sur l'identité masculine²⁰. Des échelles ont dès lors pu être établies pour tenter de cerner la manière variable dont les individus intériorisent les normes de la masculinité en fonction notamment de leur origine culturelle (ainsi la « *Multicultural Masculinity Ideology Scale* », MMIS, utilisée en psychologie²¹).

Ces analyses nous invitent à plusieurs réflexions. En premier lieu, il apparaît indéniable que les hommes, au-delà de leurs différences, se réfèrent tous à de puissants stéréotypes de la masculinité auxquels ils ne demeurent pas insen-

19. E. S. MANKOWSKI, K. I. MATON, « A community psychology of men and masculinity : historical and conceptual review », *Am J Community Psychol*, 45, 2010, p. 73-86, p. 74 ; voir la traduction dans cet ouvrage.

20. J. H. PLECK, F. L. SONENSTEIN, L. C. KU, « Masculinity ideology : Its impact on adolescent males' heterosexual relationships », *Journal of Social Issues*, 49, 1993, p. 11-29, p. 14-15 (cité par B. D. DOSS, J. R. HOPKINS, « The Multicultural Masculinity Ideology Scale : validation from three cultural perspectives », *Sex Roles*, 38 (9/10), 1998, p. 719-741, p. 721). C'est nous qui traduisons : « *Males act in the ways they do not because of their male role identity, or their level of masculine traits, but because of the conception of masculinity they internalize from their culture.* »

21. Cf. par exemple la comparaison entre Chiliens, Anglo-Américains et Afro-Américains dans B. D. DOSS, J. R. HOPKINS, « The Multicultural Masculinity Ideology Scale : validation from three cultural perspectives », *op. cit.*

sibles et qu'ils intériorisent plus ou moins selon leur positionnement social, leur personnalité, leur vécu, etc. Même ceux qui désirent se distancier par rapport à certains canons de la masculinité (par exemple par rapport à la virilité toute puissante) se laissent influencer, formater par d'autres aspects normatifs de l'identité masculine. Et quoi qu'il en soit, ils sont toujours amenés à se positionner par rapport à ces normes, qu'ils les rejettent ou les respectent. Des études ont suggéré combien certains hommes peuvent plus ou moins consciemment puiser dans les multiples messages médiatiques les critères d'identification de la masculinité les plus susceptibles de leur convenir, opérant par là un processus d'intériorisation sélective, critique, jouant un rôle positif dans leur affirmation identitaire²². Mais est-ce toujours le cas ? Pourquoi certains hommes s'approprient-ils plus « fidèlement » les normes types de la masculinité, tandis que d'autres se livrent à une appropriation plus sélective, voire critique ? Dans quelle mesure le fait de prendre ses distances (acte volontaire, ou consistant à faire de nécessité vertu) ou de constater sa distance (observation contrainte de sa moindre conformité) par rapport aux normes idéales-typiques constitue-t-il un atout ou un désavantage – voire les deux selon les situations considérées ? Telles sont quelques-unes des questions auxquelles invite cet ouvrage.

Des faibles parmi les forts...

Ne pas appréhender un individu en raison de son identité générique mais de ses caractéristiques propres (catégorie sociale, revenu, âge, origine culturelle, orientation sexuelle, constitution physique, etc.) constitue un appel récurrent dans les analyses consacrées aux hommes depuis les années 1980 (comme dans celles consacrées aux femmes depuis les années 1970). Cette invitation à individualiser le regard porté sur les hommes, à ne pas essentialiser l'identité masculine, doit beaucoup à la psychologie, où elle a initialement pris son essor²³, avant de se diffuser à l'ensemble des sciences sociales. Ce type de questionnement s'inscrit en lien direct avec une problématique actuellement très prise en *Gender Studies* : celle de l'intersectionnalité. Ce concept, proposé dans un texte fondateur de 1991 par la juriste K. W. Crenshaw – pour décrire l'enchevêtrement de discriminations dont sont victimes certaines femmes (en l'occurrence, les femmes racisées victimes de violence conjugale) –, permet d'analyser la façon dont les rapports entre genres sont le plus souvent en interaction avec d'autres variables liées à l'identité sociale de chaque individu (classe, génération, références ethniques ou appartenance nationale, niveau de diplôme, religion,

22. Voir par exemple D. HODGETTS, M. RUA, « What Does it Mean to be a Man Today ? Bloke Culture and the Media », *Am J Psychol*, 45, 2010, p. 155-168.

23. Un retour historique sur cette évolution est réalisé dans E. S. MANKOWSKI, K. I. MATON, « A community psychology of men and masculinity : historical and conceptual review », *op. cit.*

etc.). Ce concept invite à percevoir les discriminations dont sont victimes certains individus de façon non homogénéisante : il n'y a pas « les femmes » d'un côté et « les hommes » de l'autre, dont les rapports seraient de façon universelle et primordiale caractérisés par une forme d'oppression patriarcale : il y a par exemple des femmes qui cumulent de façon particulièrement puissante plusieurs formes d'oppressions liées à certaines de leurs composantes identitaires (sexe, orientation sexuelle, « race », appartenance religieuse, etc.) et à leurs positions sociales (par exemple le statut socio-économique). Et il y a également des hommes qui, en raison d'une combinaison spécifique de multiples variables, s'avèrent en position difficile dans certains secteurs sociaux, et paraissent à certains égards moins « omni-dominants » que d'autres hommes : sans doute les jeunes hommes de parents immigrés, vivant dans des milieux défavorisés, étant au chômage et sans diplôme n'ont-ils pas un même rapport à leur identité de genre, ni un même rapport aux femmes que des quarantennaires « jeunes cadres dynamiques »... ; sans doute les coûts de la masculinité ne sont-ils pas comparables dans tous les cas, selon la confluence de certaines caractéristiques identitaires et positionnelles. La reconnaissance de rapports sociaux de sexe *de facto* plus fréquemment défavorables aux femmes n'implique pas en elle-même une vision univoque et globalisante du genre masculin comme catégorie homogène d'individus unilatéralement dominants. De même qu'on ne doit pas s'interdire de souligner qu'il existe des femmes privilégiées à certains égards parmi les dominées (par exemple les femmes occupant des postes professionnels importants et stables en comparaison avec les femmes en emploi précaire sous-payé, ou au chômage), on a tout intérêt à explorer l'hypothèse selon laquelle il peut exister pour certains individus de sexe masculin des ambivalences, des injonctions identitaires et des difficultés à assumer les stéréotypes des rôles masculins imposés aux hommes. Travailler sur les « coûts » de la masculinité, c'est rappeler que le « masculin » n'a lui aussi rien de naturel, qu'il est un construit social au même titre que le « féminin », et qu'il est donc susceptible d'évoluer (avec la possibilité d'une action politique). Il convient dès lors de privilégier un raisonnement un peu plus individualisé, consistant à mesurer le positionnement d'un individu en termes d'échelle de coûts par rapport à une échelle de bénéfices liés à l'appartenance à un groupe social globalement dominant.

Il s'agit ici à la fois d'insister sur le fait que tous les individus ne disposent pas nécessairement des mêmes ressources pour se confronter aux normes de la masculinité, mais également de poser l'hypothèse selon laquelle une moindre conformité par rapport à ces normes peut générer des malaises identitaires plus ou moins importants d'un individu à l'autre, selon la façon dont chacun a intériorisé les normes genrées, selon son idéologie masculine (pour reprendre la distinction exposée *supra*), selon l'espace social au sein duquel il évolue (métier, milieu socioprofessionnel et culturel, etc.). Se poser la question des coûts de la masculinité revient donc à décliner deux types d'interrogation :

« La masculinité : à quelles conditions ? » (quelles sont les ressources et les aménagements, les apprentissages et les concessions nécessaires à la conformation au modèle dominant ? Comment gagner un statut hégémonique et à quel prix le conserver ?) ; et : « Quels coûts subjectifs pour des individus ayant le sentiment de ne pas être suffisamment conformes à certaines normes de la masculinité qu'ils jugent importantes (sentiment lié à des formes de stigmatisations sociales ou simplement à une forte intériorisation des normes sociales) ? » Distinguer une approche objectiviste en termes de ressources et de prix à payer nécessaires et une approche plus subjectiviste en terme de vécu, de coûts ressentis, de malaise identitaire paraît particulièrement indispensable, lorsqu'on sait que le facteur généralement le plus déterminant réside moins dans les normes de comportement en elles-mêmes que dans la façon dont les individus intériorisent ces normes et se positionnent avec satisfaction ou non par rapport à celles-ci (cf. *infra* notre propos relatif à la consommation d'alcool). Plusieurs études ont souligné combien la conformité aux canons de la virilité constitue un enjeu identitaire particulièrement important chez les individus issus des milieux populaires. Dans sa communication, Érik Neveu reviendra sur cette problématique, citant notamment les nombreux travaux qui, telle l'étude de Patricia Jamouille sur les jeunes hommes des cités wallonnes en crise, soulignent la difficulté toute particulière rencontrée par ces jeunes pour affirmer une identité masculine valorisante. Ces hommes des milieux populaires souffrent tout particulièrement de ne pouvoir disposer des ressources nécessaires (emploi, argent, métier permettant d'affirmer sa performance physique et son courage, etc.) à la conformation aux normes de la masculinité qu'ils associent volontiers à celles de la virilité. Ce qui ne signifie nullement qu'un cadre supérieur perdant son emploi ne vivra pas lui aussi un profond malaise lié à son incapacité provisoire à se conformer au modèle traditionnel du chef de famille pourvoyeur de ressources²⁴. Mais ce malaise est alors lié à des circonstances singulières, intervenant à un moment donné de son existence, là où il est beaucoup plus structurel et général dans les milieux populaires, globalement moins « armés » pour affirmer au quotidien une identité valorisante à leurs yeux. On conçoit donc toute la complexité d'une problématique en termes de coûts ressentis, subis, et l'extrême nécessité à examiner les conditions dans lesquelles les individus, selon leurs caractéristiques personnelles, selon leur intériorisation des normes de la masculinité, vivent plus ou moins douloureusement leur moindre conformité par rapport aux canons de la virilité et/ou de la masculinité hégémonique.

Plusieurs situations types sont aujourd'hui clairement identifiées comme susceptibles de générer des malaises identitaires de « moindre conformité » ressentie/stigmatisée par rapport aux modèles traditionnels de la masculinité.

24. Voir par exemple à ce sujet S. POCHIC, « Comment retrouver sa place ? Chômage et vie familiale de cadres masculins », *Travail, genre et sociétés*, 3, 2000, p. 87-108.

On sait notamment combien une orientation sexuelle non conforme à la norme de la masculinité hétérosexuelle toute puissante peut générer de profonds désarroi identitaires. Un malaise tout particulièrement tangible au moment de l'adolescence et plus ou moins difficile à gérer selon les individus : si certains assument leur identité hors normes et plaident pour un dépassement des stéréotypes traditionnels, d'autres cachent leur homosexualité, en s'attachant par exemple à éliminer de leur comportement toute apparence féminine (Alexis Annes analysera largement ce phénomène dans son article), ou en multipliant les pratiques sexuelles à risque pour « compenser » ce qu'ils perçoivent comme un manque de virilité²⁵. Le malaise se mesure statistiquement sans appel : on sait par exemple que les jeunes hommes homosexuels ou bisexuels sont treize à quatorze fois plus nombreux, au Canada et aux États-Unis, à commettre un acte suicidaire que les jeunes hétérosexuels. En proie à une crise identitaire particulièrement profonde au moment de l'adolescence, ils consomment plus de drogues en moyenne que leurs homologues adultes et montrent une réelle tendance à se dévaloriser : 33 % d'entre eux portent un regard négatif sur eux-mêmes ou estiment qu'ils n'ont « pas autant de valeur que les autres personnes ». Ils éprouvent un sentiment de rejet et d'isolement important²⁶.

De même, les pannes sexuelles, le fait d'être âgé²⁷, le passage par une maladie « dévirilisante » comme le cancer de la prostate²⁸ peuvent être particulièrement « coûteux » psychologiquement pour certains hommes, qui affrontent souvent douloureusement leur non-conformité au modèle de la performance sexuelle. Un aménagement susceptible d'apaiser partiellement leurs troubles identitaires peut alors consister pour ces individus à « renégocier » leurs critères d'expression de la masculinité à travers de nouvelles expériences et relations sociales (être fidèle en mariage plutôt que de chercher incessamment de nouvelles aventures, s'ouvrir à des activités nouvelles comme le yoga et la méditation, devenir un homme meilleur repoussant volontairement la compétitivité et le courage et animant des groupes de soutien, etc.). Enfin, le contexte local, la spécificité des rapports entre genres établis dans certaines régions en raison notamment d'une division économique spécifique du travail, peuvent contribuer à placer certains hommes dans des relations peu conformes au modèle tradi-

25. Voir à ce sujet B. D. M. WILSON *et alii*, « Negotiating dominant masculinity ideology : strategies used by gay, bisexual and questioning male adolescents », *Am J Community Psychol*, 45, 2010, p. 169-185.

26. M. DORAIS, « Préfère-t-on encore les voir morts ? Le suicide chez les jeunes qui vivent l'homosexualité », D. WELZER-LANG (dir.), *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2000.

27. Sur les représentations des hommes âgés en termes de virilité diminuée, on peut lire utilement la réflexion de E. H. THOMPSON, « Images of old men's masculinity : still a man ? », *Sex Roles*, 55, 2006, p. 633-648.

28. R. E. GRAY, M. I. FITCH, K. D. FERGUS, E. MYKHALOVSKIY, K. CHURCH, « Hegemonic masculinity and the experience of prostate cancer : a narrative approach », *Journal of Aging and Identity*, 7 (1), mars 2002, p. 43-62.

tionnel de la vie de couple. Ainsi, en Bretagne, terre traditionnellement réputée pour avoir favorisé des formes de matriarcat, en raison notamment des absences répétées des hommes marins pêcheurs, plusieurs études ont souligné combien cette inversion des rapports de force est particulièrement difficile à assumer pour les hommes. Le sentiment de ne pas être en phase avec le schéma type de l'homme dominant, celui qui « porte la culotte », dirait l'imagerie populaire, les pousse à des comportements nettement plus fréquents que chez leurs concitoyens non bretons : alcoolisme, dépression, suicide²⁹.

LA DOMINATION MASCULINE COMME PROCESSUS AMBIVALENT

Réfléchir aux coûts de la masculinité implique non seulement de se pencher sur les coûts subis, ressentis par ceux qui ne se sentent pas ou ne sont pas considérés comme conformes aux normes hégémoniques, mais également sur les coûts rencontrés par ceux qui tentent de conserver leur conformité au modèle dominant, ceux que l'on décrirait volontiers comme « les dominants ». Plusieurs analyses relatives à d'autres types de relations sociales que les relations entre genres ont précédemment souligné combien les processus de domination peuvent être ambivalents. La domination masculine n'échappe pas à ce mécanisme : il y a des concessions à faire, un prix à payer pour maintenir son statut, sa position d'homme dominant. Reste à savoir si cette ambivalence correspond en tout point à celles que soulignent par ailleurs d'autres auteurs sur des objets très distincts tels que la domination du roi soleil et des courtisans de la cour cherchant à imposer leur prestige, ou encore celle qu'exercent les grands notables sur les paysans du XIX^e siècle.

Des précédents historiques encourageants

Lorsqu'il étudie la société de cour, Norbert Elias souligne combien la supériorité sociale de la noblesse ne s'affirme que dans la soumission politique et symbolique. La vie dans la société de cour « n'était pas une vie de tout repos », insiste Elias, en montrant combien les individus de ce cercle privilégié devaient en permanence lutter

« pour des chances de prestige, pour leur position dans la hiérarchie de la cour. Les scandales, intrigues, disputes en faveur de tel ou tel n'en finissaient jamais. Chacun dépendant de chacun, tous dépendaient du roi. Chacun pouvait faire du tort à chacun. Celui qui hier tenait un rang élevé pouvait le perdre demain. Il n'y avait pas de sécurité. Chacun était obligé de conclure des alliances inutiles, de bien arrêter sa tactique dans le combat avec les

29. A. AUDIBERT, *Le matriarcat breton*, Paris, Presses universitaires de France, 1984 ; P. CARRER, *Le matriarcat psychologique des Bretons : essai d'ethnopsychiatrie*, Paris, Payot, 1984.

ennemis irréductibles, de doser chaque mouvement d'approche ou d'éloignement en fonction de sa propre position et de son propre "cours"³⁰ ».

Les privilégiés étaient eux-mêmes

« prisonniers des filets qu'ils se jetaient réciproquement, se maintenaient pour ainsi dire les uns les autres dans leurs positions, même s'ils ne supportaient qu'à contrecœur le système. La pression que les inférieurs ou les moins privilégiés exerçaient sur eux les forçait à défendre leurs privilèges. Et *vice-versa* : la pression d'en haut engageait les désavantagés à s'en affranchir en imitant ceux qui avaient accédé à une position plus favorable : en d'autres termes, ils entraient dans le cercle vicieux de la rivalité de rang³¹ ».

L'affirmation de l'identité sociale dominante de l'aristocratie est donc fondamentalement liée à l'interdépendance réciproque et à l'acceptation d'un prix à payer pour maintenir sa domination : se soumettre symboliquement au jeu de la vie de cour, en acceptant le jeu des rivalités incessantes et en courtisant sans relâche le roi, principal personnage autour duquel se tissent les liens de dépendances verticaux et horizontaux. Norbert Elias souligne avec force combien cette domination symbolique comporte des coûts inévitables que les privilégiés doivent accepter comme condition nécessaire au maintien de leur statut. L'homme de cour

« ne se rendait pas à la cour parce qu'il dépendait du roi, mais il acceptait sa dépendance par rapport au roi parce que seule la vie à la cour et au sein de la société de cour lui permettait de maintenir son isolement social par rapport aux autres, gage du salut de son âme, de son prestige d'aristocrate de la cour, en d'autres mots, de son existence sociale et de son identité personnelle³² ».

Comme l'indique Roger Chartier dans la préface de l'ouvrage,

« c'est seulement en acceptant sa domestication par le souverain, son assujettissement aux formalités contraignantes de l'étiquette curiale que l'aristocratie peut préserver la distance qui la sépare de sa concurrente pour la domination : la bourgeoisie des officiers. La logique de cour est donc celle d'une distinction par la dépendance ».

Plus encore, le personnage central de la domination, le plus élevé et le plus prestigieux dans la hiérarchie sociale, le roi lui-même, se voit contraint de se soumettre à cette logique de dépendance relative. Car « ce n'est que parce qu'il se soumet lui-même à l'étiquette qu'il impose aux courtisans qu'il peut l'utiliser comme un instrument de domination. [...] Le roi se trouve lui-même enchaîné à la "mécanique" [...] qui assure son pouvoir³³ ». Le Roi-Soleil lui-même, au-delà

30. N. ELIAS, *La société de cour*, Paris, Flammarion, 1985 (1969), p. 97-98.

31. *Ibid.*, p. 75-76.

32. *Ibid.*, p. 92.

33. *Ibid.*, p. xxii.

de sa toute puissance et de son rayonnement sans précédent, se devait paradoxalement d'entretenir avec son entourage de proches, de fidèles participant à la vie de cour, des relations de confiance et de soutien réciproque. Une forme de logique de dons (faveurs du roi) et contre-dons (acceptation de la toute puissance royale, acceptation des règles du jeu dont la vie de cour, qui participe à mettre en scène les hiérarchies sociales et politiques) existe donc à Versailles, loin d'une domination univoque et unilatérale au bénéfice tout entier du roi.

De même, les études sociohistoriques relatives à la domination exercée par la noblesse et le clergé sur la paysannerie aux XVIII^e et XIX^e siècles ont mis en exergue l'interdépendance relative entre dominants et dominés. On peut discuter la vision d'un Siegfried, estimant que les liens de dépendance économique étroits plaçaient les paysans dans une situation de domination sociale et politique unilatérale, pour au contraire insister sur le fait que la domination n'est jamais acquise une fois pour toutes, mais repose au contraire sur une forme d'interdépendance entre notables et électeurs caractéristique des systèmes clientélistes (logique du don et contre-don chère à Marcel Mauss). Pour reprendre une typologie weberienne, la domination des grands notables ne reposait pas que sur une étroite dépendance économique, mais également sur une légitimité traditionnelle et charismatique incessamment entretenue par un ensemble de pratiques, de services rendus par le notable, voire de démarches spécifiquement destinées à lui assurer le soutien constant de ces concitoyens : entretenir l'école, faire la charité, donner de petits cadeaux, refaire le toit de l'église, obtenir qu'un tel échappe à la conscription, etc. Comme l'exposait lui-même Tocqueville – député dans la Manche de 1839 à 1852 – dans sa *Correspondance*, le notable du XIX^e siècle doit lui aussi accepter de se soumettre « à cette espèce de servitude » que représente la compétition électorale, en allant personnellement à la rencontre de ses électeurs, en cherchant à les récompenser et à les fidéliser par divers services personnels ou généraux (interventions auprès d'administrations pour obtenir une décoration honorifique, un poste, un avancement, une subvention pour la construction d'une salle d'asile ou d'un abreuvoir, etc.)³⁴. Étudiant la vie politique anglaise, F. O'Gorman³⁵ a de même montré que si les grands propriétaires devaient recourir à différents moyens de mobilisation pour persuader les électeurs de voter en leur faveur, c'était précisément parce que la déférence n'était pas structurelle, mais au contraire réciproque : dans

34. Exemples empruntés à Y. DÉLOYE, *Sociologie historique du politique*, Paris, La Découverte, 1996, p. 97. Sur cette discussion d'une vision unilatérale de la domination notabiliaire sur la paysannerie au XIX^e siècle, le lecteur pourra également se porter aux recherches effectuées pendant notre thèse et notamment : C. GUIONNET, « Un vote résigné et sans signification politique ? Comportements électoraux paysans dans la première moitié du XIX^e siècle », *Politix*, 37, 1997, p. 137-154 et *L'apprentissage de la politique moderne : les élections municipales sous la monarchie de Juillet*, Paris, L'Harmattan, 1997.

35. F. O'GORMAN, *Voters, patrons, parties. The unreformed Electoral System of Hanoverian England*, Oxford, Clarendon Press, 1989.

l'Angleterre des années 1760-1832, « les résultats des élections n'étaient pas tant déterminés par les électeurs que par le ou les patrons s'impliquant sur le long terme dans un dialogue complexe avec la communauté et ses exigences sociales et économiques, ainsi qu'avec ses leaders et leurs intérêts personnels et familiaux³⁶ », expose l'auteur au terme de son étude. La nécessité pour les candidats de prendre en compte les besoins locaux et d'entretenir de bons contacts avec la population locale, a conduit F. O'Gorman à récuser les « théories structurelles de la déférence » et la notion de « communauté de déférence » suggérant l'idée d'un vote presque automatique et instinctif en faveur des « patrons » de la communauté. L'historien a au contraire proposé une théorie de la « déférence mutuelle » (« *mutual* » *theory of deference*³⁷), insistant sur le coût à payer par les grands propriétaires ou les patrons pour maintenir leur domination sociale et politique.

Parce qu'ils illustrent tout l'intérêt d'analyser les ambivalences des processus de domination, ces exemples constituent une invitation chaleureuse à examiner également l'envers du décor de la domination masculine, le prix à payer pour maintenir celle-ci, pour continuer à se percevoir et/ou être perçu comme conforme aux normes de la masculinité hégémonique. Indépendamment des coûts ressentis par certains individus face à leur moindre conformité au modèle de la masculinité hégémonique, existerait-il par ailleurs un coût inhérent au fait d'occuper une position dominante, de se conformer effectivement aux stéréotypes de la masculinité hégémonique ?

Le prix à payer pour être un mâle dominant : une piste peu explorée

Si l'on a beaucoup réfléchi aux coûts de la féminité, et ce le plus souvent pour dénoncer précisément une domination masculine, peu de travaux se sont interrogés sur l'hypothèse de coûts liés à la masculinité hégémonique. Comme le notait Caroline New en 2001, la sociologie du genre a largement ignoré la question de l'oppression dont les hommes pourraient eux aussi être victimes du fait de leur conformation aux relations de genre :

« De nombreuses études relatives à la question "genre et travail" ont souligné l'oppression dont sont porteurs les hommes sur le marché de l'emploi et combien les efforts qu'ils déploient pour donner du sens à leur travail génèrent souvent des idées et des pratiques qui s'avèrent oppressives pour les femmes (voir par exemple Willis, 1978 et Bradley, 1999). Mais les sociologues du genre n'ont guère discuté l'hypothèse selon laquelle les hommes

36. *Ibid.*, p. 386. C'est nous qui traduisons.

37. F. O'GORMAN, « Electoral deference in "unreformed" England. 1760-1832 », *Journal of Modern History*, 56, 1984, p. 391-429, p. 427.

pourraient eux-mêmes subir le même type d'oppression que les femmes, liée au fait de se conformer aux identités de genre³⁸. »

Ce silence s'explique, notamment, par la motivation initiale des travaux sur le genre, souvent destinés à dénoncer prioritairement les inégalités dont sont victimes les femmes et la domination exercée sur elles par les hommes. Les identités de genre ont certes été dénaturalisées, désessentialisées, pour mettre en exergue la construction sociale d'un rapport de force n'allant pas de soi, ne s'imposant pas « naturellement ». Les études portant sur les seules femmes ont de plus en plus laissé la place aux analyses du genre comme une « manière première de signifier la relation de pouvoir » (J. Scott) entre les hommes et les femmes (à la fois une relation sociale hiérarchisée entre deux catégories [féminin/masculin] et un opérateur symbolique de classement du monde social). De même, certaines recherches, dans la veine de l'ouvrage de Paola Tabet³⁹, ont permis de montrer combien la domination masculine doit être dénaturalisée, combien elle est un processus construit à travers la monopolisation de certains outils, savoir-faire et/ou domaines. Mais peu d'auteurs sont allés plus loin, en essayant d'analyser les conséquences de ces pratiques destinées à esquisser un domaine réservé masculin, en termes d'apprentissages nécessaires⁴⁰, d'échecs éventuels, etc., et en analysant la variation de ces injonctions selon les univers sociaux et les époques.

L'une des rares chercheuses à proposer une réflexion sur l'envers du décor de la domination masculine est Caroline New⁴¹, analysant l'idée selon laquelle l'oppression exercée par les hommes sur les femmes pourrait à la fois être source de bénéfices évidents pour eux et indissociablement de contraintes, de coûts. D'où l'idée de conflits d'intérêt liés aux rapports de force établis entre genres et à leurs conséquences ambivalentes, notamment en termes de construction/constriction du soi masculin : s'inscrivant notamment dans la lignée des travaux de Nancy Chodorov démontrant que les hommes ont le même potentiel affectif et émotionnel que les femmes, mais qu'ils apprennent dès le plus jeune âge à censurer l'expression de leurs émotions, Caroline New estime que les indivi-

38. C. NEW, « Oppressed and Oppressors? The Systematic Mistreatment of Men », *op. cit.*, p. 729. C'est nous qui traduisons. Les ouvrages cités par C. New sont P. WILLIS, *Learning to Labour : How Working Class Kids get Working Class Jobs*, London, Saxon, 1978, et H. BRADLEY, *Gender and Power in the Workplace : Analysing the Impact of Economic Change*, Basingstoke, Macmillan House, 1999.

39. P. TABEL, *La construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps*, Paris, L'Harmattan, 1998.

40. Dans un ouvrage récent, L. Thiers-Vidal proposait par exemple de montrer que les hommes sont des dominants conscients de leur hégémonie, qui s'approprient à travers toute une série d'apprentissages les moyens nécessaires à la perpétuation de leur position de force (*De « L'ennemi principal » aux principaux ennemis. Position vécue, subjectivité et conscience masculines de domination*, Paris, L'Harmattan, 2010).

41. C. NEW, « Oppressed and Oppressors? The Systematic Mistreatment of Men », *op. cit.* Texte traduit dans cet ouvrage.

dus de sexe masculin ne peuvent s'identifier à une identité masculine qu'en acceptant de réprimer une part de leur individualité⁴². En tant qu'hommes, ils doivent assumer un surinvestissement au travail (l'image de l'homme principal pourvoyeur de revenus en tant que chef de famille ayant contribué à construire un rapport masculin au travail), accepter d'aller au front et de se battre, voire de tuer en cas de conflit (avec un certain nombre de dommages corporels et psychologiques afférents), affronter plus durement le système judiciaire, accepter de se conformer aux pratiques réputées masculines de consommation d'alcool et de tabac, etc.

On pourrait ajouter aux analyses de Caroline New les travaux récents d'historiens⁴³ insistant sur l'atrocité quotidienne pour les poilus de la Première Guerre mondiale : le statut d'homme dominant implique d'aller au combat sans rechigner et d'en accepter les coûts mortels. Ou encore les invitations d'Érik Neveu⁴⁴ à réfléchir à un ensemble de pratiques liées au fait de devoir assumer son statut de dominant : ne pas montrer de faiblesse, de souffrance, d'émotions, de sentiment, avoir un « bon coup de fourchette » et savoir « lever le coude », se surinvestir dans sa vie professionnelle pour y rechercher de la consécration⁴⁵, entretenir son corps pour demeurer performant sur le plan sportif, être courageux et accepter de se battre, exercer des métiers où la force et la résistance physiques sont requises (sidérurgie, bâtiment, industries de l'amiante, pêche en mer). Autant d'activités, de sollicitation de ressources et de censure affective et émotionnelle qui contribuent à une usure à la fois corporelle et nerveuse. Il ne s'agit plus tant, alors, de coûts ressentis par des hommes qui ne se sentent pas suffisamment en conformité avec les stéréotypes de la masculinité, mais simplement d'un prix à payer pour continuer à donner de soi une image satisfaisante en tant qu'individu digne d'être considéré comme un bon représentant de ces stéréotypes. Ménager son image, son apparence, son comportement comporte alors des contraintes indéniables, que l'on peut analyser sans pour autant tomber dans un discours militant (masculiniste) de la plainte. Un très bon exemple en serait l'ouvrage de Kris Paap⁴⁶, soulignant combien être un ouvrier du bâtiment aux États-Unis implique de façon assez naturelle de passer outre certaines consignes de sécurité, de prendre des risques, afin de se prouver qu'on « en a », qu'on est à la hauteur, digne d'une profession réputée « virile ». Comme le note justement Érik Neveu,

42. *Ibid.*, p. 740.

43. Cf. par exemple S. AUDOUIN-ROUZEAU, A. BECKER, *14-18. Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000.

44. Dans C. GUIONNET, É. NEVEU, *Féminins-masculins. Sociologie du genre*, op. cit., p. 341 sq.

45. Sur l'importance de la vie professionnelle comme vecteur de formation de l'identité masculine et sur le prix à payer pour occuper un emploi dit « masculin », voir notamment le texte de P. MOLINIER, « Déconstruire la masculinité », *Mouvements*, 31, 2004, p. 24-29.

46. K. PAAP, *Working construction. Why white working class men put themselves – and the labor movement – in harm's way*, Ithaca and London, Cornell University Press, 2006.

« se conformer à une norme hégémonique de masculinité – ce qui est davantage un fait social qu'un choix délibéré – a donc un prix en termes de santé physique et mentale, d'usure accélérée. Le relever est prendre acte d'un fait, qui n'implique ni héroïsation des masculinités – fort inégalement épiques –, ni amnésie des rapports de pouvoir et tensions qui pèsent sur les femmes ».

Il s'agit simplement de ne pas passer à côté de l'analyse de l'un des rouages essentiels de la domination masculine, d'accepter d'aller visiter l'envers du décor pour mieux comprendre comment celle-ci se maintient dans le temps et se reproduit à travers les comportements individuels. D'où l'attention importante à porter également aux processus de socialisation contribuant à l'intériorisation de ces comportements stéréotypés et à l'apprentissage d'un nombre important de renoncements, d'actes d'autocensure émotionnelle⁴⁷ auxquels les jeunes garçons sont invités lorsqu'on leur apprend qu'ils ne doivent pas pleurer, doivent être courageux face à leurs peurs et leur souffrance physique, qu'ils doivent avoir de l'ambition, se montrer à la hauteur de leur identité masculine, être séducteurs pour les filles de leur âge, etc. Comme le conclut Caroline New, prendre conscience des coûts de la masculinité hégémonique ne conduit pas à plaindre les hommes victimes de mutations sociales, mais au contraire à souligner combien ceux-ci auraient eux aussi intérêt à se mobiliser pour modifier un ordre patriarcal au sein duquel ils sont loin de s'épanouir complètement⁴⁸.

C'est dans un tel état d'esprit que notre ouvrage tentera de montrer combien une déconstruction poussée du processus de domination nécessite de se pencher non seulement sur les ressources garantissant cette position hégémonique et sur ses conséquences pour les femmes, mais également sur le prix à payer, sur le travail sur soi à accomplir par les hommes pour maintenir un rapport de force et se conformer aux normes de la masculinité. L'usage sociologique de la notion de « coûts » permettra de dénaturer la domination masculine, en l'analysant à la fois comme un processus issu d'un héritage et comme une relation de pouvoir quotidiennement réactivée, comme une réalité collective et comme un enjeu individuel plus ou moins puissant, comme une réalité et comme un objet représenté et mis en discours, comme le fruit de stratégies individuelles et collectives mais aussi de contraintes et de conditions à respecter, de prix à payer. La prise en compte de la pluralité des situations observables nous conduira à interroger au moins trois façons d'appréhender les coûts liés à la conformité au modèle masculin.

47. Voir à ce propos les travaux très éclairants de N. CHODOROW (notamment *The reproduction of Mothering. Psychoanalysis and the Sociology of Gender*, Londres, Berkeley, Los Angeles, University of California Press, 1978) ; D. DINNERSTEIN (notamment *The Minotaur and the Mermaid. Sexual Arrangements and Human Malaise*, New York, Other Press, 1999 [1976]) ; de C. GILLIGAN (*Une si grande différence*, Paris, Flammarion, 1992 [1982]).

48. C. NEW, « Oppressed and Oppressors? The Systematic Mistreatment of Men », *op. cit.*, p. 744-745.

S'impose en premier lieu l'idée des coûts ressentis par tous les hommes, y compris ceux qui n'ont pas le sentiment de ne pas être à la hauteur, mais dont le seul fait de se comporter selon certaines normes de la masculinité implique des comportements à risque et des coûts spécifiques. L'idée serait qu'être un homme, un « vrai » (c'est-à-dire conforme aux normes de la masculinité), implique de se conformer à des comportements types, tout en évitant au contraire des manifestations tenues pour non masculines (afficher ses émotions, pleurer en public, par exemple). On peut alors se pencher sur les données statistiques et constater de fait que les hommes, enjoins d'être forts et courageux, sont globalement plus touchés que les femmes par les conduites à risque, les consommations d'alcool et de drogues, les comportements violents, les maladies cardio-vasculaires, etc. D'où une espérance de vie inférieure de plusieurs années dans l'ensemble des pays⁴⁹.

Mais si l'on entre dans le détail des données, on s'aperçoit que « les comportements à risque » touchent plus profondément encore une certaine partie des hommes, ceux qui vivent un malaise identitaire par rapport à leur masculinité. Nous devons donc également nous demander en quoi le fait de devoir se comporter « comme un homme » génère des coûts tout particulièrement importants pour certains individus. Pour appréhender l'incidence de cette réalité, les chercheurs anglosaxons – notamment en psychologie – utilisent régulièrement la notion de « *Masculine Gender Role Stress* » (MGRS). Cette notion, associée à une échelle – *Scale* – (d'où le sigle MGRSS) de mesure statistique, permet de mesurer objectivement l'ampleur avec laquelle la culture dominante impose aux hommes d'adhérer à une multitude de comportements et de représentations susceptibles de générer du stress (peur de ne pas être à la « hauteur » des performances masculines typiquement attendues chez un homme au travail ou dans la sexualité, peur de ne pas être conforme au modèle de la masculinité hégémonique dans son comportement, ses pratiques sexuelles, ou sa gestion des émotions) et des risques de santé pour eux et leur entourage : les accidents de la route, les suicides, les cancers du poumon et cirrhoses, les maladies cardio-vasculaires, les comportements violents – tels les homicides – sont nettement plus importants chez les hommes que chez les femmes, et contribuent à restreindre notablement leur espérance de vie. Mais ces risques ne caractérisent pas nécessairement tous les hommes en tant que tels : ils sont tout particulièrement forts chez ceux qui ressentent une difficulté à se conformer aux canons de la virilité hégémonique (chômage, absence de reconnaissance professionnelle, « pannes » sexuelles,

49. Pour une analyse des coûts de la masculinité au Québec, on peut se reporter à l'intervention de G. RONDEAU, « Les besoins des hommes », lors du colloque « Les hommes en changements », qui s'est tenu en 2004 à Toulouse (disponible sur [<http://www.traboules.org/text/chang.pdf>], p. 29 sq.). En 2007, l'espérance de vie dans le monde était de 65 ans pour les hommes et 70 ans pour les femmes (71 et 79 ans réciproquement en Europe, 77 et 84 ans en France) (source : [<http://www.insee.fr/>]).

constitution physique non conforme au modèle herculéen par exemple)⁵⁰. Ainsi, l'hypothèse selon laquelle la socialisation au genre masculin jouerait un rôle important dans la consommation importante d'alcool et de drogues ne peut être disjointe d'une analyse de la façon dont chaque homme vit son identité de genre. C'est surtout lorsqu'ils se sentent fragilisés dans l'affirmation de leur masculinité, ou encore lorsqu'ils rencontrent un *challenge* à affronter pour prouver leur masculinité, que les hommes sont plus disposés à gérer leur stress à travers le recours à l'alcool ou à la drogue. On peut établir une corrélation statistique évidente entre la catégorie des hommes stressés par rapport à leur identité masculine et une consommation de drogues et d'alcool plus importante que dans le reste de la population masculine⁵¹. Les injonctions à se conformer aux stéréotypes de la masculinité peuvent donc peser différemment sur les individus en fonction de leurs orientations sexuelles, de leurs relations de couple, de leur carrière professionnelle, de leur personnalité, leur éducation, leur milieu social, et leur tranche d'âge⁵².

Ajoutons enfin qu'il est tout à fait essentiel d'analyser également les incidences des stéréotypes genrés sur les personnes du sexe opposé. La majorité des études se sont jusqu'à présent penchées sur une comparaison entre les injonctions liées aux stéréotypes genrés pour chaque sexe, voire à leurs incidences différentielles sur les hommes et les femmes. Elles s'accordent à reconnaître que les injonctions à se conformer aux canons de la virilité sont plus fréquemment génératrices de stress chez les hommes que ne le sont les injonctions à se conformer au modèle de la féminité chez les femmes. Mais il est également important de prendre en compte les incidences sur le sexe opposé de ces injonctions et stéréotypes. On peut alors par exemple se demander dans quelle mesure les femmes peuvent également ressentir – même si c'est dans une moindre mesure et variable d'un cas à l'autre – certains effets des prescriptions comportementales masculines

50. Pour un retour et une discussion sur les usages de cette expression, cf. R. M. EISLER, « The relationship between masculine gender role stress and men's health risk : the validation of a construct », R. F. LEVANT, W. S. POLLACK (eds), *A new psychology of men*, New York, Basicbooks, 1995, p. 207-225.

51. S. J. LASH, M. M. COPENHAVER, R. M. EISLER, « Masculine Gender Role Stress and Substance Abuse Among Substance Dependent Males », *Journal of Gender, Culture, and Health*, vol. 3 (3), 1998, p. 183.

52. Contrairement à ce qu'on pourrait penser de prime abord, le vieillissement ne constitue un facteur d'atténuation des identités de genre ni dans les représentations sociales ni dans les comportements et identifications généralement observables chez les individus concernés. Les hommes âgés continuent à être perçus avant tout comme des hommes plus que comme des personnes âgées (catégorie statutaire androgyne souvent usitée en politiques publiques) et leurs comportements sont davantage interprétés comme ceux d'hommes que comme ceux de vieillards. Mais s'ils demeurent très genrés, les stéréotypes de la masculinité âgée et les injonctions afférentes à ces représentations sociales sont néanmoins distinctes de ceux qui s'imposent aux hommes plus jeunes. Voir à ce sujet E. H. THOMPSON, « Images of old men's masculinity : still a man ? », art. cit., p. 647 : « *Old men are still men after all, and "being a man" is an expectation that extends into old age.* »

(angoisse, peur des hommes, de l'alcoolisme, etc.)⁵³. Lorsqu'elle analyse les tensions, les mutations et le malaise caractérisant certaines professions réputées masculines, Pascale Molinier souligne avec force la nécessité d'élargir le champ des personnes concernées par le stress de ces travailleurs :

« Les formes d'effondrement de la virilité chez les "hommes de métier" sont hautement problématiques, parce qu'elles se traduisent souvent par des maladies ou des suicides, mais aussi parce que, en l'absence de débat de société sur le travail, nous ne savons pas très bien ce qu'elles emportent dans leur chute, avec à la clé des risques pour la sécurité, la sûreté et la santé de chacun d'entre nous. Quelles en sont les autres incidences ? Auprès des enfants, sur la transmission des valeurs du travail ? Ou encore sur le couple et sur la libido masculine⁵⁴ ? »

Les pays en voie de développement peuvent également constituer une base très intéressante pour observer la manière dont le sentiment d'un affaiblissement de son statut dominant par rapport à sa compagne peut générer des comportements dont vont pâtir les femmes. Les actions ciblées en faveur des femmes (modernisation des technologies correspondant à leurs activités spécifiques, soutien de la scolarisation des filles, développement du micro-crédit, stratégies d'*empowerment* visant à augmenter leur pouvoir d'action pour qu'elles puissent elles-mêmes se prendre en charge) s'avèrent souvent difficiles à mettre en place, et suscitent parfois d'importantes réticences de la part des hommes, ne supportant pas que les rapports de force traditionnels soient modifiés : au Bangladesh, les femmes qui améliorent leur niveau de vie notamment grâce à un accès facilité au micro-crédit subissent fréquemment en réaction une violence accrue de la part de leur mari ; en Guinée, face à la modernisation du fumage des poissons, activité exclusivement féminine, les hommes ont décidé d'augmenter le prix de vente de leur pêche, en guise de représailles ; ici ou là, les projets d'introduction de nouvelles technologies agricoles (un moulin, une pompe, un broyeur, etc.) ne se concrétisent pas en raison de la résistance des hommes, redoutant que leur femme ne s'émancipe et les trompe dès lors qu'elles acquerraient plus d'autonomie et de temps libre⁵⁵. Les coûts de la masculinité, au sens de coûts liés aux injonctions à se conformer à un certain nombre de stéréotypes comportementaux, peuvent donc se situer à deux niveaux : parce qu'ils sont des coûts pour les hommes et génèrent potentiellement des comportements à risque liés au stress éprouvé, ils peuvent également constituer des coûts pour les femmes de leur entourage.

53. Voir notamment à ce sujet D. R. MCCREARY, M. D. NEWCOMB, S. W. SADAVA, « Dimensions of the male gender role : a confirmatory in men and women », *Sex Roles*, 39 (112), 1998, p. 81-95.

54. P. MOLINIER, « Déconstruire la masculinité », *Mouvements*, 31, 2004, p. 24-29, p. 29.

55. Extrait de C. GUIONNET, É. NEVEU, *Féminins-masculins. Sociologie du genre*, op. cit., p. 170 sq. (passage rédigé avec les conseils de Delphine Dulong, qui réalise un cours « Genre et développement » à Paris I).

COMMENT QUESTIONNER SCIENTIFIQUEMENT L'ENVERS DU DÉCOR ?

Déconstruire les tabous épistémologiques

Se prive-t-on de comprendre la psychologie d'un criminel, d'un dictateur, d'un homme d'État ou d'un peuple à l'origine de massacres humains, par le simple fait que leurs actes sont hautement répréhensibles ? Et surtout, le fait d'essayer de comprendre ce qui a pu les pousser à commettre tel ou tel acte violent, à cautionner ou tout simplement à fermer les yeux sur certains crimes conduit-il à nier le caractère répréhensible des actes en question ? Nullement, chacun en conviendra, et la communauté des psychologues, politistes et historiens ne s'en prive guère depuis quelques années⁵⁶. Et pourtant cela conduit à une posture d'empathie (au sens weberien du terme, pour reconstituer la logique d'un comportement individuel et non pour manifester une forme de commisération) qui déconstruit le malaise d'une personne, les tensions qui l'habitent, les difficultés qu'il a rencontrées dans sa vie, et qui l'amènent à un comportement déviant. La comparaison est sans doute osée, car les hommes ne sont pas des « criminels », mais plus globalement une catégorie fréquemment placée en position dominante (encore conviendra-t-il de déconstruire la catégorie homogène des « hommes »). Si l'on s'autorise aisément ce type de posture, afin d'éviter la reproduction de ces comportements déviants, pourquoi s'interdire a contrario d'analyser les rapports de force entre genres en se penchant sur le groupe considéré comme étant à l'origine de comportements violents et dominants (physiquement ou symboliquement) ? Pourquoi accepter d'analyser le mode de fonctionnement d'un individu violent et refuser au contraire de réfléchir à la fabrication des « dominants » et aux ressorts positifs et négatifs de leur domination ? Pourquoi exclure par principe l'idée qu'eux aussi peuvent avoir des difficultés, un prix à payer pour demeurer individuellement des dominants ou tout simplement pour exister dans un univers régi par les normes d'une masculinité hégémonique à laquelle certains ont bien du mal à se conformer ? Comment mieux lutter contre les phénomènes de domination qu'en analysant les rouages sociologiques et identitaires conduisant les dominants, fussent-ils des hommes, à se placer souvent dans des postures inégalitaires ? Quel serait l'intérêt de s'interdire certaines questions visant à complexifier une réalité qu'il ne s'agit pas de nier, mais tout simplement de mieux comprendre ? Dès lors comment et pourquoi censurer certaines questions plus que d'autres ?

56. Voir par exemple les travaux de I. KERSHAW sur Hitler (notamment *Hiltler*, Paris, Flammarion, 1999, 2000 et *Hitler. Essai sur le charisme en politique*, Paris, Gallimard, 1995), Goldhagen, Semelin, Browning, ceux de D. J. GOLDHAGEN, dont *Les bourreaux volontaires de Hitler. Les Allemands ordinaires et l'Holocauste*, Paris, Le Seuil, coll. « Point », 1997, de J. SEMELIN, *Purifier et détruire. Usages politiques des massacres et génocides*, Paris, Le Seuil, coll. « La couleur des idées », Paris, 2005.

En affirmant la nécessité de ne renoncer à aucun type de questions pour faire avancer « la cause des femmes » et plus largement comprendre comment fonctionnent les rapports entre genres, c'est une vraie posture scientifique que nous prôtons dans cet ouvrage : refuser les tabous épistémologiques qui empêchent de saisir une partie importante de la réalité sociale. Michel Meyer, grand philosophe spécialiste de la problématique, n'a de cesse que d'affirmer : « Il faut questionner le questionnement », et réfléchir à l'articulation des questions et des réponses. À ses yeux, les interrogations sont plus importantes que les réponses qu'on peut y apporter. Les hommes préfèrent les certitudes et les réponses aux problématiques venant interroger la réalité sociale sans apporter de certitude. Dans le cas présent, les certitudes tendraient à présenter les hommes en dominants et les femmes en dominées, sans poser d'autres questions. Voire en interdisant d'autres questions trop choquantes, provocatrices, susceptibles d'être instrumentalisées par des militants antiféministes. La problématique que nous essayons d'explorer dans ce livre tend à complexifier cette vision en soulignant combien la domination masculine « ne va pas de soi » pour deux raisons au moins : à la fois parce que les hommes peuvent ressentir des « coûts » (discours de la plainte, comportements à risques, etc.), mais également parce que la domination n'est pas une donnée intrinsèque à leur sexe, mais un rang social qu'ils doivent individuellement gagner, au prix d'investissements plus ou moins coûteux. « Questionner le questionnement » nous montre que le champ actuel des recherches sur le genre ignore une partie de la dynamique fondant les relations entre hommes et femmes. Parce que les recherches sur le genre ont d'abord été impulsées pour dénoncer les inégalités dont sont victimes les femmes, mais aussi parce qu'elles doivent demeurer vigilantes face aux discours néoréactionnaires omniprésents, les recherches sur le genre n'ont guère choisi de se pencher sur la question brûlante « des coûts de la masculinité ». À travers les lignes qui précèdent, nous espérons pourtant avoir convaincu le lecteur de la grande pertinence qu'il peut y avoir à se pencher sur l'envers du décor, à ne s'interdire aucune problématique, pour mieux analyser les rouages de la domination masculine, l'articulation entre une identité générique historiquement construite et une réalité individuelle diversement vécue. Les constats précédents, loin d'en appeler à renoncer à l'idée d'une masculinité hégémonique, loin de prétendre comparer les coûts féminins et les coûts masculins liés au modèle de la masculinité hégémonique, illustrent au contraire combien celle-ci demeure puissante et génère des effets en cascade que les hommes pourraient eux aussi apprendre à redouter, tant pour leur entourage (féminin notamment) que pour eux-mêmes et certains de leurs semblables masculins. Parce que les hommes comme les femmes doivent se sentir concernés par les manifestations de la domination masculine, les femmes doivent accepter elles aussi d'analyser des problématiques telles que les coûts de la masculinité. En ce sens, osons affirmer que notre prétention dépasse celle du chercheur G. Dulac, invitant en 2000 « les

autres hommes à se soucier d'eux-mêmes en interrogeant les autres hommes », afin de prendre conscience des « valeurs qui dirigent leurs vies, nos vies⁵⁷ ». Ne laissons pas aux hommes le privilège d'étudier des questions comme l'envers de la domination masculine ou la « crise » de la masculinité, sous prétexte qu'ils sont des hommes et se posent la question des effets de leur identité masculine sur leurs analyses⁵⁸. C'est l'ensemble de la communauté scientifique, hommes et femmes, qui peut tirer un grand profit de ce regard « déplacé », « osé », de cette réappropriation scientifique d'une problématique jusqu'à présent aisément exploitée par un discours militant antiféministe, qu'il est plus que jamais nécessaire et légitime de « contrer » en analysant objectivement une réalité bien plus complexe qu'elle n'y paraît de prime abord.

Analyser les « coûts »... sous toutes les coutures

Dans un tel état d'esprit, quelles pistes suivrons-nous finalement dans cet ouvrage pour explorer les coûts de la masculinité ? Au cours des pages précédentes, nous avons distingué quatre types de réflexion possibles en termes de coûts de la masculinité : le discours sur les coûts ressentis par les hommes : les discours de la plainte, qu'ils soient individuels ou portés par une forme militante (ainsi le discours masculiniste exprimant de façon militante l'idée de coûts subis par les hommes en raison de l'évolution, voire de l'inversion des rapports de force entre hommes et femmes) ; l'observation sociologique des coûts objectivables subis par « les faibles parmi les forts » (homosexuels, jeunes hommes au chômage peu diplômés dans les quartiers défavorisés, etc.) ; l'analyse du prix à payer pour appartenir à la catégorie des « mâles dominants », pour être « à la hauteur » des représentations sociales de la masculinité ; les coûts ressentis par les femmes face aux comportements masculins à risque. Autant de dimensions qui doivent être analysées dans tous les domaines de la vie sociale tels que : la politique (on pense par exemple aux conséquences de la loi sur la parité pour les jeunes hommes, qui peuvent parfois être contraints de laisser leur place aux femmes⁵⁹) ; l'économie, le monde professionnel (hommes au chômage...) ; la

57. G. DULAC, « Les récits de vie des hommes sont-ils crédibles », in WELZER-LANG, *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Presses universitaires du Mirail, 2000, p. 88.

58. L. THERS-VIDAL, « De la masculinité à l'anti-masculinisme : Penser les rapports sociaux de sexe à partir d'une position sociale oppressive », *Nouvelles Questions Féministes*, 21 (3), 2002, p. 71-83.

59. Voir en ce sens l'appel lancé en 2001 par quatre trentenaires (Laurent Baumel, Emmanuel Maurel, Jean-Baptiste Roger, et Laurent Bouvet) du parti socialiste, afin de dénoncer « le fruit d'un certain sentiment d'injustice » face à certains choix politiques, dont la promotion systématique des femmes. Tout en saluant d'un point de vue philosophique la logique paritaire, l'appel estime que « l'exclusion historique subie par les femmes pendant tant d'années ne saurait justifier l'éviction des responsabilités de quelques générations d'hommes ». (Cf. notamment à ce propos *Libération*, l'article de R. DELY, « Au PS, les maux du mâle trentenaire. De jeunes cadres s'estiment victimes du cumul et de la parité », 28-06-2011.)

vie familiale et de couple (difficultés d'être un nouveau père...); l'éducation familiale et scolaire (apprendre à devenir un homme, « un vrai »); la sexualité; les médias (quelles évolutions concernant les modèles de l'homme idéal?); etc.

Les coûts subis par l'entourage des hommes (femmes, enfants, autres individus masculins) sont tout à fait centraux et constituent généralement les manifestations les plus évidentes des rapports de force établis entre genres. Bien qu'ils soient particulièrement indéniables et importants, nous ne les étudierons pas spécifiquement, dans la mesure où ils ont fait l'objet d'une littérature désormais très abondante analysant les différentes manifestations de la domination masculine pour les femmes en termes d'inégalités, de mauvais traitements, etc. Seuls les coûts subis par les femmes dans le cadre de comportements masculins à risque ou déviants, eux-mêmes analysés en tant que prix à payer pour être un homme dominant, pourront ici être abordés.

L'originalité de notre propos réside plus centralement, on l'aura compris, dans l'analyse des coûts liés aux relations et identités de genre chez les hommes⁶⁰. C'est pourquoi le plan de l'ouvrage n'a été pensé qu'en fonction des trois premières questions évoquées ci-dessus. Nous avons choisi de regrouper ces différentes dimensions en trois grandes parties, tant la distinction entre plusieurs registres d'observation s'est imposée à nous dès le départ (distinction heuristique, mais bien entendu artificielle, tant la réalité se tisse à travers l'imbrication de ces deux dimensions) : le registre discursif et le registre comportemental, auxquels on peut ajouter une grille d'analyse scientifique.

Nous analyserons dans un premier temps les discours relatifs aux coûts, que nous avons choisi de rebaptiser « discours de la plainte ». Parmi ceux-ci, les plaintes des hommes séparés en lien avec la garde de leurs enfants constituent un exemple de plus en plus manifeste. Anne Verjus passe à la loupe le discours masculiniste d'association du type SOS Papa, afin d'analyser les ressorts stratégiques et idéologiques sur lesquels celui-ci s'appuie. Elle replace face à face le discours masculiniste, relatif à la perte des droits paternels et présentant la masculinité comme un bastion à sauvegarder face aux avancées féministes, dans l'intérêt des enfants, des pères et de la société en général, et d'un autre côté le discours des mères, présentant la garde confiée aux mères comme la conséquence logique d'une réticence masculine à s'impliquer auprès des enfants, avant la séparation. Là où les hommes revendiquent des droits, les mères peuvent quant à elles se targuer d'incarner réellement la présence parentale face à un déficit d'acculturation (de même que les hommes incarnaient la réalité politique face aux suffragettes revendiquant des droits de principe au début du siècle, sans acculturation préalable, mais au nom de l'égalité entre les sexes). L'un des

60. La focale placée sur les coûts de la domination masculine pour les hommes eux-mêmes explique le choix du titre de cet ouvrage, tiré de la célèbre chanson du groupe The Cure : « *Boys Don'y Cry!* » Que les hommes ne doivent pas pleurer constitue un très bon exemple de coût lié aux jonctions de la masculinité hégémonique.

foyers principaux de ce type de discours sur les coûts réside dans un courant antiféministe particulièrement en vogue dans le monde anglo-saxon, que l'on qualifie de « masculiniste ». Francis Dupuis-Déri montre à cet égard comment les discours relatifs à la crise et aux coûts de la masculinité, très en vogue au Québec notamment, correspondent avant tout à un projet antiféministe très militant, qui s'exprime plus ou moins ouvertement selon les mouvements et les circonstances. Les hommes sont généralement présentés comme victimes des combats féministes en faveur de l'égalité entre sexes, les femmes ayant désormais pris le pouvoir. L'auteur démontre que ces discours s'appuient sur une valorisation de l'identité masculine conventionnelle et n'hésitent pas à instrumentaliser des données que l'on peut davantage imputer à la persistance du patriarcat qu'à l'avènement d'une véritable domination féminine.

Il convient toutefois de ne pas tomber dans le piège d'une vision homogénéisante des discours sur les coûts de la masculinité ou de leur mise en exergue médiatique. Pour Béatrice Damian, l'analyse des romans sentimentaux des collections Harlequin constitue un support idéal pour appréhender les injonctions faites aux hommes pour être de « bons », de « vrais » séducteurs. L'auteur montre que « la domination masculine, qui se joue et se rejoue dans la rencontre amoureuse, qui en est l'un des principaux enjeux, est le produit d'une relation sociale complexe où le dominé est loin d'être passif et n'en supporte pas seul les coûts ». Mais selon les collections, les injonctions faites aux hommes pour être « à la hauteur », peuvent varier pour répondre aux attentes des publics concernés. Des formes de recompositions des rôles et identités de genre cohabitent avec des clichés plus traditionnels. Le seul point commun récurrent repose sur « l'idéologie amoureuse contemporaine d'un point de vue féminin, basée sur les normes du couple blanc hétérosexuel, monogame, même si pas forcément endogame ». De la même façon, Érik Neveu souligne la diversité des usages et foyers où la rhétorique des coûts et de la crise de la masculinité prend sens. S'ils ne sont pas nécessairement tous antiféministes, ces débats et discours sur les coûts ne participent que rarement à une remise en cause générale des relations entre genres. Parfois promoteurs de changement, parfois conservateurs, militants, médiatiques ou ancrés dans le quotidien difficile de certains milieux sociaux, ces discours ont comme point commun d'imaginer un patriarcat redéfini sans chercher à dénaturiser les identités de genre ni les rapports de domination. L'identité masculine est pensée comme incertaine, inconfortable et comme devant être réinventée, quitte à se féminiser à certains égards, à privilégier le « meilleur des deux mondes » (féminin et masculin). Mais le changement demeure limité, car la réinvention du masculin ne passe guère par une volonté de déconstruction des rapports de force inhérents aux relations de genre.

C'est en prenant conscience du caractère très militant et parfois éminemment conservateur du discours sur les coûts que certains scientifiques ont souhaité constituer en objet de recherche cette question. Pour en comprendre

la genèse, nous proposons au lecteur trois traductions de textes que nous avons jugés révélateurs du cheminement conceptuel en développement dans l'univers des *Gender Studies*. Une belle contribution de Michael Messner montre en premier lieu, comme celle d'Érik Neveu et de Francis Dupuis-Déri, combien une analyse scientifique objective des coûts doit s'imposer face à la déconstruction très partielle et souvent très conservatrice proposée par les mouvements d'hommes : il ne suffit pas de repenser le masculin ou le féminin en tant que rôles (« *sex roles* ») à faire évoluer en symétrie, car l'approche en terme de rôles sexuels peut tout aussi bien contribuer à maintenir en place les inégalités entre hommes et femmes qu'à promouvoir efficacement une pensée progressiste et égalitaire. Rapports de pouvoir, inégalités et fondements matériels des processus de domination doivent être examinés et déconstruits en tant que réalités indissociables et constitutives des identités masculines et féminines, le genre constituant une identité construite en vis-à-vis, mais aussi et surtout un rapport de force entre individus dans un contexte donné (économique, culturel, social, interactionnel, etc.). On lira en second lieu avec intérêt l'article de Eric Mankowski et Kenneth I. Maton, qui revient sur les explications possibles pour comprendre la difficulté rencontrée dans certains champs universitaires (en l'occurrence la psychologie communautaire) pour penser la masculinité en tant qu'objet d'étude et envisager les malaises rencontrés par les hommes comme étant potentiellement imputables à leur identité de genre. Les auteurs proposent une forme de revue de littérature des timides avancées en la matière, destinées à appréhender « les processus par lesquels la masculinité est socialement construite et intériorisée » et à « développer les ressources qui aident les hommes à interrompre leurs comportements destructeurs ou promouvoir des expressions saines de la masculinité⁶¹ ». De son côté, Caroline New explique combien il est difficile d'analyser scientifiquement l'oppression comme un processus complexe ne constituant pas nécessairement un jeu à somme nulle, et dont les hommes pourraient eux aussi pâtir dans une certaine mesure. C'est en reconnaissant certains héritages intellectuels, mais également de profondes ruptures conceptuelles, qu'elle propose d'envisager une hypothèse rarement posée comme problématique légitime, selon laquelle « l'agir des hommes n'explique l'oppression des femmes que dans le contexte d'un système de sexe/genre qui implique également l'oppression des hommes⁶² ». En se positionnant méticuleusement par rapport à la littérature anglophone existante, elle insiste sur la nécessité de penser conjointement les processus de construction/constriction du « moi » au masculin, pour mieux déconstruire l'oppression et ses ressorts principaux. Son article constitue à cet égard une excellente invitation à explorer plus avant non seulement les discours, mais également les éléments objectivables à partir desquels on peut réfléchir aux coûts de la masculinité.

61. Traduction réalisée par Delphine Dulong (cf. p. 167).

62. Traduction réalisée par Romain Carnac (cf. p. 183).

Le troisième axe de l'ouvrage traitera précisément de ces coûts objectivables à travers certaines pratiques, certains comportements, au-delà des discours tenus par les acteurs, qu'ils soient militants ou non. Pour ce faire, on se penchera en premier lieu sur l'idée d'une puissance déstabilisante de certaines normes conventionnelles de la masculinité, en développant l'exemple de la sexualité. Nous analyserons notamment les coûts caractérisant les individus disposant de ressources insuffisantes pour se montrer « à la hauteur » des représentations sociales de la masculinité auxquelles ils adhèrent. Lorsqu'on n'a pas toutes les cartes en mains pour correspondre au modèle de l'homme sûr de lui et triomphant, pour être réellement dans un rapport de domination constant, n'y a-t-il pas des coûts spécifiques à être un homme et à ne pouvoir correspondre à un modèle de masculinité souffrant difficilement des positions de relégation, de soumission, etc. ? Quels sont les coûts d'une identité masculine dominante pour ceux qui ne se sentent pas ou qui n'ont pas les moyens de s'affirmer comme étant des dominants ? Comment coupler une réflexion sur les coûts de la masculinité et l'articulation avec les classes sociales, voire plus généralement avec la thématique de l'intersectionnalité ? Les coûts sont-ils identiques dans tous les milieux sociaux, pour tous les âges, toutes les origines ethniques, etc. ? Comment les individus placés en difficulté réagissent-ils pour vivre avec des coûts parfois très pesants ? Pour répondre à ces questions, l'exemple des homosexuels traité par Alexis Annes est particulièrement heuristique. L'auteur montre en effet comment les coûts sont non seulement plus importants pour les homosexuels que pour les hétérosexuels, mais qu'ils sont en outre plus particulièrement importants pour les homosexuels vivant dans des milieux ruraux, en France comme aux États-Unis. Ceux-ci développent des comportements destinés à retourner certains stigmates dont ils sont victimes en supports de gratification, notamment en réalisant un important travail de distinction par rapport à la figure repoussoir des homosexuels efféminés. Mais loin de ne toucher que les individus possédant une sexualité hors normes (la normativité hétérosexuelle s'imposant puissamment), la puissance déstabilisante de certaines normes sexuelles transparait également particulièrement bien à travers l'étude de Nadine Lefaucheur et Stéphanie Mulot. Les auteurs insistent sur la pression problématique ressentie par les hommes, en Martinique, pour se conformer au modèle d'une virilité conquérante et agressive véhiculé dès leur plus jeune âge. Répression des émotions et du moi intime, homophobie, encouragements au pluripartenariat constituent autant de dimensions d'une « fabrication des mâles » propice à un climat de tension et de violence bien installé, générant des coûts également évidents pour les compagnes mal traitées.

Les coûts objectivables seront enfin analysés en tant que prix à payer pour conserver des rapports de force favorables au genre masculin. Il s'agira de se demander à quelle condition on peut entrer/demeurer dans un statut de dominant, dans des rapports de force privilégiés, mais également dans quelle

mesure l'observation objective de la recomposition des rapports de genre – et de domination – permet d'appréhender l'apparition de nouveaux prix à payer pour être considéré comme « un homme », selon les univers sociaux. Comme nous l'avons précédemment analysé, une façon de traiter cette problématique consiste à analyser les comportements « à risque » plus particulièrement développés chez les hommes. La contribution de Ludovic Gausso et Nicolas Palierne souligne combien la consommation d'alcool constitue à cet égard un coût particulièrement élevé à payer par les hommes, enjoins à boire pour montrer qu'ils sont de « vrais hommes ». Mais les auteurs soulignent également la nécessité d'une analyse très fine et multidimensionnelle de ces coûts : ceux-ci ont évolué dans le temps à la faveur des recompositions identitaires et relationnelles entre hommes et femmes, et ils ne s'imposent pas non plus de la même façon dans tous les univers sociaux. De même, Patrick Guiol, Aurélie Hess-Miglioretti, Pascale Mériot et Jorge Munoz insistent sur la nécessité de complexifier l'analyse des hommes au travail et de la prise de risque, des coûts potentiels liés à l'emploi masculin. Une enquête sanitaire leur a permis de constater combien le travail constitue une clef de lecture pertinente pour comprendre comment hommes et femmes gèrent réciproquement leur souffrance. Alors que les femmes ont une consommation de biens et services médicaux plus importante, les hommes ont quant à eux davantage d'accidents du travail, car leurs métiers comportent une dimension de risque plus fréquente. Mais ils reprennent aussi plus rapidement le chemin du travail, ce qui corrobore l'hypothèse selon laquelle la prise de risque et la gestion des accidents seraient tenues comme moins problématiques chez les hommes que chez les femmes. Prendre des risques et ne pas prêter trop d'attention aux souffrances constitue une part inhérente de l'identité masculine conquérante, non vulnérable. La vulnérabilité masculine s'affiche par contre plus fortement que celle des femmes lorsque les hommes se sentent bousculés dans leur affirmation identitaire, fragilisés par un management autoritaire. Les enjeux identitaires de la reconnaissance au travail paraissent plus importants pour eux, là où les femmes trouvent plus aisément d'autres sources de valorisation.